

# CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE

Revue de linguistique générale

68

Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  

---

2015

© Copyright 2015 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter [droz@droz.org](mailto:droz@droz.org) <http://www.droz.org>

---

L. Hjelmslev

## LA CONCEPTION LINGUISTIQUE MODERNE

C'est au milieu de la première Guerre Mondiale que furent posées les bases de la linguistique contemporaine. Et c'est à Genève, où le linguiste Ferdinand de Saussure est mort en 1913, que quelques-uns de ses élèves ont édité son *Cours* sur la linguistique générale. Rarement en effet travail n'a été qualifié de « fondateur » avec plus de raison. Le *Cours* marque un tournant historique : la vision et l'argumentation manifestées dans ce texte, qui rompaient avec la tradition sur des points essentiels, ont laissé une empreinte décisive et profonde sur la conception linguistique suivante. Saussure a mis pour la première fois en rapport systématique les problèmes centraux pour la linguistique internationale.

Ferdinand de Saussure a été l'un des talents les plus grands et les plus rares de l'histoire de la Science. Il naquit à Genève en 1857. Son éducation et sa maturation scientifique concordèrent avec une période où la linguistique, armée de la solide méthode établie par Rasmus Rask, faisait quotidiennement de nouvelles découvertes sur les rapports de parenté entre les langues et sur leurs régularités. Grâce aux découvertes de Rask et d'autres savants on était alors en mesure de prouver la parenté entre l'indo-aryen, l'iranien, l'albanais, le slave, les langues baltes, le grec, l'italien, le celtique et le germanique, ainsi que de montrer que chacune de ces langues constituait une classe linguistique autonome à l'intérieur d'une seule grande famille, l'indo-européenne. Pendant la jeunesse de Saussure, on fut, de plus, en mesure d'ajouter à ces neuf classes linguistiques une dixième : l'arménien. On fut aussi en mesure de transformer la méthode de Rask en une technique de plus en plus raffinée permettant d'expliquer nombre des corrélations régulières entre les langues dans tous leurs détails – découvertes qui s'accéléchèrent durant les années soixante-dix, et dont la plus connue est peut-être la surprenante découverte par Karl Verner de la corrélation entre l'accent indien et le consonantisme germanique, ce qui permettait de ramener certaines exceptions de la mutation phonétique germanique trouvées par Rask à la régularité correspondante. C'est aussi pendant ces années que commença, principalement en Allemagne et en particulier au sein du cercle linguistique de Leipzig, un débat sur la nature du changement linguistique et sur la portée de la méthode de Rask – discussion qui semblait tout

à fait primordiale du fait du nombre croissant de découvertes. Et c'est d'ailleurs sur la base des relations de parenté linguistique trouvées qu'on croyait pouvoir aller bien au-delà du domaine linguistique lui-même : la relation entre les langues signifiait alors que toutes tirent leur origine d'une langue fondamentale commune qu'une telle méthode permettrait de reconstruire ; à partir de la connaissance ainsi obtenue quant à l'inventaire lexical de cette langue fondamentale on a alors pensé pouvoir établir la signification originelle des mots, à savoir des concepts qu'ils recouvrent, ou bien pouvoir reconstruire pas simplement un état linguistique pré-historique mais aussi l'état culturel correspondant. Le Suisse Adolphe Pictet était à l'avant-garde quant à ces hypothèses et c'est justement sous son influence que Saussure développa, au début de ses études, un intérêt pour la linguistique (même s'il devint plus tard très critique quant à la méthode et aux hypothèses de Pictet).

En fait, Saussure ne travailla que brièvement à Genève. Il se rendit à Leipzig et à Berlin, où il se retrouva peut-être par un heureux hasard au cœur d'un des centres principaux de la nouvelle science. Et pourtant, comme ses travaux le montrent, Saussure restait loin de la ligne de pensée qu'il avait trouvée dans le cercle allemand ; sa perspective géniale le poussa très vite vers une conception qui était en même temps si profonde et avancée par rapport à celle de ses maîtres que ses contemporains avaient du mal à la suivre et à la comprendre. Il venait d'avoir 19 ans quand il publia d'importants travaux de linguistique indo-européenne, et un mois après ses 21 ans son œuvre principale fut publiée : il s'agissait d'un traité approfondi sur le système vocalique des langues indo-européennes. Ce travail est un des plus remarquables de l'histoire de la linguistique : il est caractérisé par une perfection classique bien affinée et par une maîtrise remarquable, dont aucun détail ne trahit la grande jeunesse de l'auteur ; ce dernier fait montre d'une vaste érudition et il maîtrise complètement la technique, très complexe et raffinée, de la comparaison linguistique – technique que Saussure lui-même poussait jusqu'à des sommets sans précédent. Les perspectives sont nouvelles et les résultats approfondis et révolutionnaires. Y sont anticipés d'une façon géniale des résultats qui en effet ne pouvaient être démontrés qu'à partir de méthodes modernes : en effet presque cinquante ans plus tard on trouvait dans l'ancien hittite (langue récemment découverte qui s'avérait être elle aussi indo-européenne) des phénomènes qui pouvaient être expliqués à partir des postulats de Saussure. C'est aussi sur cette base que la théorie indo-européenne de Saussure a actuellement été reprise (en particulier par le Polonais Kuryłowicz et par le Français Benveniste). Mais la nouveauté ne réside pas seulement dans les résultats (dont certains ont été obtenus au même temps par le Danois Herman Möller) : les principes de base et la méthode eux-mêmes sont fondamentalement nouveaux, bien qu'ils ne soient pas présentés d'une façon explicite mais sous-entendue – ce traité gardant un ton laconique et sobre qui laisse la méthode agir tout simplement à travers ses résultats concrets.

Saussure lui-même passa une bonne partie du reste de sa vie à développer et approfondir cette perspective de base dans des conférences qui ont été publiées après sa mort et qui s'avèrent fondamentales pour la conception actuelle des phénomènes linguistiques.

Après avoir obtenu en 1881 la chaire d'enseignement grâce à une enquête philologique très spécifique (concernant les usages du génitif absolu en sanskrit) et strictement limitée aux méthodes traditionnelles, Saussure fut pendant dix ans professeur d'université à Paris puis à Genève. Après l'intense production de sa première jeunesse, ses écrits se limitèrent à de brefs traités. Parmi ceux-ci, on peut en distinguer deux, dans lesquels il fonde sur une base empirique remarquable la théorie moderne de l'accentuation des langues baltiques dans son rapport avec l'indo-européen. Son attitude pointilleuse et autocritique, tout comme ses réticences à la production écrite, allèrent croissant, et il a sans doute emporté la plupart de ses résultats avec lui dans la tombe.

Son *Cours* sur la linguistique générale aurait subi le même sort si ses élèves ne l'avaient pas sauvé de la perte. Le travail d'édition de ce texte a comporté des difficultés exceptionnelles : Saussure lui-même n'a laissé aucun manuscrit ; il avait l'habitude de détruire ses notes après chaque heure de cours. Il a donc fallu le reconstruire sur la base d'une collation des notes des auditeurs – procédure qui comportait évidemment des risques assez importants. La base est constituée de trois séries de cours, donnés dans les années 1906-1911 ; la pensée de Saussure elle-même a sans doute évolué et changé au cours de ces années, et dans l'édition reconstruite on peut trouver, page après page, des traces de conceptions très différentes. En outre, on sait que le *Cours* comprenait certaines parties qui n'ont pas pu être reconstruites. On ne dispose donc que d'une reproduction incomplète et de seconde main, bien qu'elle ait été reconstruite avec le plus grand soin et soit passée par les meilleures mains. Son importance n'est donc pas à négliger.

La doctrine de Saussure, dont les contours se dessinent dans cet ouvrage, avait déjà influencé, à travers son *Cours*, le développement de la linguistique en France et en Suisse française, où Saussure avait eu des élèves importants qui ont mené ses réflexions plus loin dans des domaines très différents de la linguistique : en France le comparatiste Antoine Meillet et le phonéticien Maurice Grammont, à Genève le stylisticien Charles Bally et le théoricien de la linguistique Albert Sechehaye. Grâce à ces savants, et à leurs élèves à leur tour, la linguistique française est devenue la référence internationale et a laissé des traces profondes partout, en particulier en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Norvège et au Danemark, pays qui, au-delà de la France et de la Suisse, étaient moteurs pour la linguistique de l'Europe occidentale. On trouve également en Russie, en Angleterre et en Amérique des perspectives partiellement liées à celles avancées par Saussure. En revanche, le *Cours* de Saussure ne représente pas une simple prémisse pour la

linguistique française, même s'il a été, bien plus que n'importe quelle autre œuvre, d'une importance fondamentale pour son développement ; en effet, la conception de Saussure, aussi nouvelle soit-elle, reste dans son essence une expression parfaitement typique de la pensée linguistique française telle qu'elle était déjà connue avant Saussure. En France plus qu'ailleurs, on a toujours considéré la linguistique comme une science *générale* et *théorique*, et non comme une doctrine de tel ou tel groupe linguistique. On l'a conçue comme une doctrine sur la langue humaine en général, et en même temps – contrairement à nombre d'autres domaines – on a conduit cette étude d'une façon réaliste, en se basant sur les connaissances acquises dans (et à partir des recherches sur) les langues réelles. C'était déjà le cas pour les anciens linguistes français comme par exemple le prédécesseur de Meillet, Michel Bréal, fondateur de la théorie classique des significations des mots (sémantique). D'un côté, les linguistes français ont sans arrêt mené en parallèle l'intérêt pour l'indoeuropéen et l'intérêt général, et de l'autre côté ils ont toujours entrepris des comparaisons entre la langue indoeuropéenne et les langues de différentes familles sur la base de perspectives générales. Par conséquent, la pensée linguistique française, en plus d'autres conceptions, a gardé les pieds sur terre et a évité les risques d'une théorisation faible ou d'une philosophie d'amateur. Autre spécificité de la conception linguistique française : lorsque Saussure travaillait à la fois sur la comparaison indoeuropéenne et sur la théorie linguistique générale, ces deux disciplines sont devenues fructueuses l'une par rapport à l'autre justement à travers cette intégration intime.

Or, si nous essayons de rapporter la pensée de Saussure telle qu'elle apparaît dans son *Cours* et qu'elle se laisse entrevoir derrière ses autres œuvres, nous sommes obligés de rappeler l'incertitude de la pensée traditionnelle susmentionnée ; un compte-rendu ne peut pas éviter complètement de retenir des traces de la conception du référent quant à la pensée de Saussure. Après avoir fait cette réserve, nous pouvons résumer notre compte-rendu à quatre points principaux, qui sont d'ailleurs inextricablement liés :

1. *L'objet le plus important de la linguistique c'est l'état linguistique, pas le changement linguistique.* Étudier le changement de la langue dans le temps et étudier l'état de la langue à une période précise c'est établir deux perspectives différentes, qui ne se laissent pas « raccommo-der » en une sans qu'on ne se retrouve face à une contradiction logique. Il s'agit de deux découpes différentes, une section longitudinale et une transversale, par lesquelles deux types complètement différents de rapport se révèlent. Si on sectionne transversalement la tige d'une plante, on peut observer sur la surface de la découpe une configuration spécifique de toutes les fibres sectionnées dont la tige même se compose : cela correspond à l'état de la langue. Si l'on tranche la tige longitudinalement, l'étude de la

section obtenue ne pourrait jamais expliquer la configuration révélée par la coupe transversale. On aurait beau décrire la présence de *chaque fibre* dans la section transversale sur la base d'une autre section longitudinale, la configuration qui est issue de la coupe transversale resterait une question en soi, un objet qui ne peut être expliqué ou décrit d'une autre manière. De la même façon, le système synchronique d'une langue est un objet en soi qui ne peut être décrit et expliqué que par une coupe transversale ; ce ne sont que les moments individuels qu'on peut expliquer à partir du déroulement diachronique précédent, jamais leur interaction. De plus, un changement linguistique ne peut être expliqué qu'en décrivant tout d'abord une série d'états linguistiques qui surviennent les uns après les autres et qui représentent les stades du changement. La connaissance du changement pré-suppose donc la connaissance des états, et non le contraire.

2. *A l'intérieur de l'état linguistique, l'objet le plus important de la linguistique est le schéma linguistique, et non l'usage linguistique.* Le mot « Sprog » (en français : le langage) est ambigu : il peut signifier à la fois l'acte de parole de chaque individu (en français : la parole) ou bien le système des règles que chaque individu doit respecter afin d'être intelligible par ses proches. Cet ensemble de règles est le « Sprog » au sens strict du terme, ou schéma linguistique (en français : la langue), et l'acte de parole de chaque individu n'est qu'une utilisation de la langue dans le sens le plus strict du terme, à savoir un usage de l'outil représenté par le schéma linguistique – ce qu'en danois on pourrait appeler « Sprogbrug ». L'individu parlant ne dispose pas à son gré du schéma linguistique : au contraire, c'est le schéma qui s'impose à lui de l'extérieur ; par contre, l'individu reste le maître de son propre usage linguistique à l'intérieur du cadre établi par le schéma linguistique lui-même. Selon Saussure, le schéma linguistique est social, tandis que l'usage linguistique est un phénomène individuel. Le schéma linguistique ressemble à une symphonie qui existe indépendamment de la façon dont les musiciens l'exécutent chaque fois et sur laquelle les musiciens eux-mêmes restent sans influence ; si les musiciens jouent faux ou différemment de la façon prescrite par le compositeur, cela ne change pas la symphonie. L'objet principal de la description linguistique n'est pas un usage singulier, mais le schéma linguistique, qui en est le présupposé.

3. *Le schéma linguistique est un système organisé et structuré de signes.* Les objets dont le schéma linguistique se compose, et auxquels les règles s'appliquent, sont les *signes*, et les règles qui valent pour leur utilisation font en sorte que les signes forment un *système* ; les signes sont comme les pièces d'un jeu d'échecs, étant donné que leur utilisation est soumise à certaines règles spécifiques. La langue verbale humaine n'est qu'un cas spécifique parmi les systèmes des signes, et la linguistique au sens strict, à savoir la théorie sur la langue verbale humaine,

n'est qu'un secteur de la théorie générale des signes (sémiologie). Or, le signe n'est pas tout simplement ce que l'on pourrait croire, c'est-à-dire une expression pour un contenu : le signe est *une unité de contenu et d'expression* ; il se définit par ces deux facteurs, qui entrent nécessairement tous les deux dans sa description. Tout comme l'expression d'un signe change d'une langue à l'autre, c'est la même chose pour le contenu du signe – et ceci est la raison du phénomène bien connu par lequel on n'a jamais de concordance exacte entre les significations des mots lorsqu'on traduit d'une langue à une autre ; on peut expliquer par là le fait que le signe anglais *teach* entre dans une opposition de contenu avec l'autre signe *learn* : en effet il occupe à l'intérieur de son système une position tout à fait différente du signe danois *lære*, qui n'entre pas dans une telle opposition mais qui couvre à lui seul le champ entier du contenu des deux termes anglais. Le contenu linguistique (en français : *le signifié*) et l'expression linguistique (en français : *le signifiant*) sont deux éléments solidaires, inséparables, les « parties réelles » d'un même phénomène, à savoir le signe linguistique ; tout comme on ne peut pas imaginer un morceau de papier sans les deux côtés, on ne peut pas mieux imaginer une langue ou un signe sans contenu ou sans expression. Saussure affirme en plus que le signe linguistique est arbitraire, ce qui lui permet de soutenir qu'entre une expression donnée et un contenu donné il n'y a rien de naturellement nécessaire, mais seulement un rapport convenu socialement ; il n'y a donc aucune raison naturelle et intrinsèque pour laquelle l'action d'acquérir des connaissances soit exprimée par la chaîne phonique *l-æ-r-e* plutôt que par une autre chaîne, et un même contenu peut donc correspondre à une expression complètement différente dans une autre langue.

4. *Le schéma linguistique est une forme, pas une substance.* Le signe résulte donc de l'interaction entre contenu et expression ; mais ce qui est déterminé par cette interaction n'est qu'une forme et pas une substance. Par conséquent, l'interaction particulière entre contenu et expression qu'on rencontre en anglais montre que dans cette langue on a deux signes, *teach* et *learn* ; dans le contenu il y a donc une différence et une opposition entre ces deux grandeurs : elles ne se définissent que d'une façon oppositive, relative et négative, l'une par rapport à l'autre. Cela fait donc que chacun de ces deux contenus de signe a sa « valeur » (*Verdi*) spécifique à l'intérieur du système, valeur qui ne doit pas être confondue avec la signification ; ainsi l'anglais *learn* et le danois *lære* ont des « valeurs » complètement différentes, mais presque la même signification. Dans ce cas, on peut dire que, selon Saussure, les deux langues ont sur ce point-ci une différente forme du contenu, tout en couvrant *grosso modo* la même substance du contenu. De la même manière on doit distinguer entre une substance de l'expression, constituée par les sons linguistiques réels ou les caractères graphiques, et la valeur



ou forme de l'expression, déterminée par les oppositions qui jouent un rôle pour la formation des signes dans la langue considérée. Ainsi, en danois, la voyelle frontale non-arrondie *i* a une autre valeur qu'en anglais, car en danois cette voyelle *i* s'oppose à une voyelle frontale arrondie, la voyelle *y*, ce qui n'est pas le cas de l'anglais. La prononciation (la substance de l'expression) peut être totalement ou partiellement la même, mais la forme d'expression est différente. Chaque langue a donc son nombre de formes et son nombre de valeurs tant dans le contenu que dans l'expression, et cela vient du fait que les langues ont un système différent. Ce sont donc ces formes qui constituent le schéma de la langue, et non la substance, qui leur est assignée dans un usage linguistique donné. Pour le schéma linguistique, peu importe à partir de quelle substance les signes sont construits, tout comme dans le jeu d'échecs le matériau dont sont faites les pièces ou leur apparence n'est pas important – à tel point que si une pièce, par exemple un cavalier, disparaît ou part en morceaux, elle peut être remplacée par n'importe quel objet qui est décrété comme ayant la valeur d'un cavalier, d'une façon purement conventionnelle et arbitraire, ou simplement par accord entre les joueurs. L'objet réel de la linguistique est donc une forme indépendante de la substance, et Saussure en a conclu que la phonétique ne faisait pas partie de la science du langage, étant plutôt une science auxiliaire en dehors de cette dernière. Le mécanisme psychophysique, qui opère dans la production linguistique, n'appartient qu'à l'usage linguistique et ne concerne pas le schéma linguistique, comme le télégraphe électrique et son fonctionnement en soi ne jouent pas un rôle dans la structure de l'alphabet Morse, de ses signes et de leurs relations mutuelles, ou comme la structure essentielle d'une tapisserie ne peut pas apparaître par la description isolée de chaque fil, mais seulement en insistant sur les contrastes de couleurs. De même ce qui constitue le schéma linguistique n'est pas l'ensemble des mouvements des organes phonatoires lors de la production de chaque son, mais un système d'oppositions.

Afin de comprendre le caractère novateur et surprenant que cette pensée devait avoir à l'époque, il faut la considérer dans son contexte historique. Pour chacun des quatre points principaux nous pouvons ici focaliser l'attention sur l'opposition qui en émerge :

1. *L'état linguistique*. La découverte fondamentale la plus importante du 19<sup>ème</sup> siècle était que chaque langue est assujettie à un changement permanent ; c'est cette découverte (dont l'auteur est Jacob Grimm) qui semblait décisive pour l'orientation de la recherche. La méthode de Rask, établie au début du 19<sup>ème</sup> siècle, consistait à détecter les liens de parenté linguistique génétique à l'aide des correspondances régulières entre les grandeurs de l'expression des langues respectives (par exemple la correspondance entre latin *p* = germanique *f* dans la

position initiale du mot : *pater* en opposition à *Fader*, *piscis* en opposition à *Fisk*, *plectere* en opposition à *flette*, *pecu* en opposition à *Fæ*, et ainsi de suite – un lien dans la soi-disant mutation consonantique germanique). En appliquant cette méthode à des domaines linguistiques de plus en plus élargis, il s'est avéré qu'elle avait une validité universelle ; on pouvait donc ainsi cartographier et dominer le monde entier de la langue, établir de grandes familles telles que l'indoeuropéen (langue que Rask et les savants allemands avaient déjà reconnue), et auquel on a pu encore rattacher à notre époque des langues récemment découvertes comme les langues tokhariennes ou le hittite, tout comme la famille linguistique ouralienne (finnois, hongrois entre autres) – famille également reconnue par Rask et plus tard élargie sur la base des découvertes faites par Vilhelm Thomsen – ; la famille chamito-sémitique ; la famille des langues altaïques (le turc entre autres), dont le traitement scientifique a dépendu encore une fois des découvertes de Vilhelm Thomsen, etc. Grâce à cette même méthode on fut en mesure de découvrir des corrélations encore plus vastes, comme celles identifiées par Herman Möller entre l'indoeuropéen et le chamito-sémitique, ou celle très récemment reconnue par Kurt Wulff entre le sino-tibétain et le malayo-polynésien. Cette méthode s'est révélée être un procédé extrêmement fertile. Pour expliquer ces correspondances régulières entre les grandeurs de l'expression dans les langues différentes, il faut supposer que lors du clivage des langues communes fondamentales en langues différentes, un changement de prononciation avait lieu. Par cette méthode on a été mené à voir des changements phonétiques, les *lois phonétiques*, dans les correspondances. Les résultats de cette méthode ont abouti à la théorie des changements linguistiques, à n'en voir que ce qu'il y avait d'intéressant, et à envisager la théorie du changement comme seule analyse linguistique scientifique. L'état linguistique en arriva à n'être conçu que comme un résultat purement aléatoire et transitoire de causes aveugles. La théorie de l'état, la grammaire, devenait une science méprisée, une discipline scolaire purement descriptive et nécessaire à de seules fins pratiques.

Il est vrai que pendant toute cette évolution certains ont protesté, affirmant la nécessité d'une théorie synchronique scientifique. Le Danois H.G. Wiwel fait partie de ceux qui ont soutenu cela avec la plus grande cohérence scientifique. Mais ils se plaçaient tous en dehors du courant dominant de la science classique, étant des *outsiders* qui n'ont pas été reconnus comme faisant partie du Parnasse. Ce fut d'abord avec Saussure, qui mena ses recherches d'une façon très approfondie et fructueuse en suivant la même méthode que Rask, que les mauvaises conclusions tirées de cette méthode ont été peu à peu supprimées.

2. *Le schéma linguistique*. Cette conception unilatérale fut portée à un tel degré que la langue en vint à n'être considérée que comme un simple changement ; on ne prenait pas en compte le point de vue synchronique. L'état linguistique même,

ou mieux, la section transversale d'un procédé de changement, était considéré non seulement en tant que résultat accidentel et transitoire d'un changement précédent, mais aussi en tant que germe d'un changement futur, pas comme un être mais comme un devenir, pas comme une constance mais comme une fluctuation. Le schéma linguistique conçu comme norme sociale a été considéré comme une abstraction sans réalité, et les catégories grammaticales comme des simplifications didactiques; on a reconnu une vraie réalité à la seule exécution linguistique individuelle. Ainsi, on a vu l'objet principal de la sémantique (la théorie du signifié) dans la «vie des mots» – formule créée par Arsène Darmesteter et importée par Kr. Nyrop sur le sol danois à travers l'expression «Ordenes Liv» –: il s'agissait là d'une doctrine des fluctuations pures, qui ne s'intéressait qu'aux changements de la signification, et non aux systèmes des significations. La même chose arriva à la phonétique classique, qui était la base de travail de Brücke, Sievers et Sweet, et qui fut transférée sur le sol danois par Otto Jespersen: le point de vue systémique était là un peu plus important, bien que l'objet principal de la recherche restât l'acte de parole individuel, la langue étant conçue comme une simple somme d'actes de parole. Le point intéressant était donc seulement l'usage linguistique, pas le schéma linguistique.

Cette conception unilatérale, n'étant qu'une simple conséquence de la théorie du changement fondée à son tour sur une interprétation partielle des «lois phonétiques», trouvait paradoxalement un soutien dans les théories qui visaient la négation des «lois phonétiques» comme objectif idéal. Les études des dialectes ont montré en effet que l'évolution des sons ne se réalisait jamais d'une façon aussi régulière pour tous les détails que la théorie des lois phonétiques le supposait. L'applicabilité de la méthode de Rask reposait sur le postulat qu'une correspondance phonétique fût régulière, c'est-à-dire qu'elle pût être trouvée sous certaines conditions dans la totalité de l'inventaire lexical (à l'exception des cas particuliers, comme par exemple les emprunts); donc le *p* du latin correspond à la *f* germanique initiale dans n'importe quel mot (à l'exception des cas comme le danois *Pater* dans le sens de «prêtre catholique», qui est un emprunt). Or, si on interprète cela à partir de la théorie classique, sur la base de la théorie unilatérale du changement, ça devrait signifier qu'un changement phonétique donné, dans des conditions données, à un endroit et à un moment donnés, s'est produit dans chaque mot dans lequel se trouve le son. Et pourtant les dialectologues furent en mesure de montrer que ce n'était pas du tout le cas. Par conséquent, il serait plus que justifié de conclure qu'en principe la méthode de Rask était la bonne, mais qu'elle était applicable seulement dans une perspective plus large et non pour une observation de détail sur des différences dialectales fines; ce qui faussait le tout, c'était l'interprétation des correspondances sur la base des changements phonétiques réguliers. Cependant, on ne savait pas en tirer cette conclusion, et on ne

pouvait pas non plus y parvenir immédiatement à partir du contexte historique. On été amené à nier l'existence des « lois phonétiques », ce qui entraînait forcément une négation du caractère constant de l'état synchronique. Les correspondances établies par Rask demandaient en effet des états linguistiques fixes, qui se correspondaient mutuellement ; mais c'était précisément contre ce type d'états synchroniques qu'on adressait le scepticisme. Tout ce mouvement, la géographie de la langue – que le Français Jules Gilliéron fut le premier à étudier méthodiquement – apportait à la linguistique moderne un renouvellement extrêmement utile au travers du travail positif de recherche et de l'introduction de méthodes pour la description des dialectes. Et pourtant, dans sa forme typique, ce mouvement eût fanatiquement et unilatéralement substitué le chaos au cosmos dans n'importe quelle observation linguistique, en concevant l'état linguistique comme une fluctuation vague et capricieuse, et également les lois phonétiques et les correspondances phonétiques (y compris donc les fondements eux-mêmes de la recherche linguistique génétique) comme des fictions. Dans sa forme typique, cette conception a été abandonnée plus tard ; mais en ce qui concerne le scepticisme classique vis-à-vis de la réalité du schéma linguistique, elle a largement contribué à faire empirer les choses.

3-4. *Le système de signe ; la forme.* La linguistique classique, sur la base d'une conception figurative, a abouti à un pur « atomisme », à une conception de la langue en tant que flux constamment variable d'actes individuels de parole, dont la seule réalité tangible était du type physique ou bien psychologique, c'est-à-dire les sons individuels et les significations individuelles étudiés respectivement par la phonétique et par la sémantique. Le mécanisme psychophysique, la substance, était devenu le seul objet de la science linguistique. Cependant, grâce à sa théorie, Saussure réussit à montrer qu'une telle conception était insoutenable. Pour ceux dont les esprits étaient ouverts aux conceptions nouvelles, ce dut être presque un soulagement, car d'un coup on passait de la complication à la simplification, de la fluctuation à la constance, du chaos au cosmos. Et cette théorie devait aussi sembler idéale, car elle fournissait aux linguistes une tâche complètement nouvelle et importante : la constitution de la linguistique en tant que discipline autonome et systématique évidemment opposée à la précédente linguistique fragmentée dans ses liens particuliers avec l'histoire, la préhistoire et la philologie. L'objet réel de la recherche linguistique, c'est-à-dire le schéma linguistique ou bien le système des formes et des valeurs, n'est pas de nature physique, psychologique ou historique ; tout cela constitue, en conformité avec la terminologie de Saussure, la linguistique externe (bien que dans l'édition de son *Cours* il y ait un certain flou quant à l'emplacement du facteur psychologique). Il semble que la linguistique ait jusqu'à présent négligé sa tâche primordiale : l'exploration de l'intérieur du phé-

nomène langagier, qui est une présupposition pour l'usage linguistique et pour les précipités externes de la langue.

Sous l'impulsion de ces nouvelles perspectives, la linguistique de notre temps est devenue principalement et surtout une *recherche portée sur l'état linguistique*. Le système formel de l'état linguistique, dans son contenu comme dans son expression, est devenu à nouveau le sujet d'étude ; la linguistique contemporaine tend à devenir de plus en plus ce qu'on a appelé une linguistique *structurale*. Elle s'opposera ainsi d'une certaine manière à la linguistique telle qu'on la concevait avant Saussure, et posera des problèmes beaucoup plus vastes et profonds que celle-ci – sans abandonner ou sous-estimer pour autant les résultats positifs qu'elle a produits. C'est un programme de recherche totalement nouveau qui s'ouvre pour la linguistique, et jusqu'à présent les efforts ont principalement porté sur le vaste débat des fondements visant à se débarrasser du passé et à éclaircir ses propres postulats et méthodes en vue de cette nouvelle tâche. Une orientation épistémologique de vaste portée s'est donc révélée nécessaire, afin de pouvoir replacer dans sa propre perspective l'énorme quantité de matériel élaboré par la linguistique précédente selon beaucoup de points de vue hétérogènes, puis de situer ce matériel dans le cadre d'une nouvelle théorie ayant un fondement structurel. Pour le spécialiste, cette intense fermentation en linguistique a été une source d'enthousiasme, eu égard à la perspective fructueuse qu'elle comportait, mais cela impliquait aussi inévitablement que la linguistique dans sa nouvelle forme fût moins accessible aux non-spécialistes et qu'elle apparût beaucoup plus théorique et « abstraite » que l'ancienne recherche linguistique. D'une période classique on est passé à une période critique ; derrière la crise se laissent entrevoir les contours nets d'un nouveau classicisme, mais tant que cela ne sera pas complètement et définitivement clarifié, il sera difficile pour les non-spécialistes d'être initiés à ce qu'il se passe.

Lors du débat sur les fondements, aucun résultat entièrement sécurisé dans un quelconque domaine concret n'a été atteint. On se rend compte qu'on ne peut tout simplement pas procéder à la description des différents états de langue en ne se basant que sur le nombre de descriptions qu'on peut avoir. Le point fondamental est de trouver précisément les critères qui seront décisifs pour une description correcte. On peut encore moins s'attendre à des résultats généraux relativement sûrs : ceux-ci requièrent une comparaison entre un grand nombre d'états linguistiques décrits à partir des perspectives sélectionnées.

Et pourtant, dans certains domaines on a procédé immédiatement à des descriptions linguistiques concrètes ; ce fut le cas systématiquement en France, en particulier sous la direction de Meillet, où toute une série de grammaires des langues particulières ont vu le jour. Un tel travail de recherche, résolu et pratique, est extrêmement utile pour faire le bilan de la perspective synchronique jusqu'ici négligée. Mais on peut dire avec certitude qu'il ne s'agit que d'un simple bilan, et

que les résultats ainsi établis doivent être soumis à une révision approfondie. Pour le moment, le débat sur les fondements doit rester prioritaire.

La recherche synchronique doit comporter un retour critique sur les problèmes qui ont été centraux dans la linguistique lorsque l'historisme et l'atomisme du 19<sup>ème</sup> siècle ne les reléguèrent pas au deuxième plan. Cependant, il n'est pas possible d'aborder ces problèmes sous son ancienne forme : l'ancienne théorie synchronique s'est développée à partir d'une tradition créée dans l'Antiquité, et n'a jamais été dégagée de la dépendance unilatérale du grec et du latin. La condition préalable pour s'en affranchir, à savoir une connaissance intégrale de la diversité des langues, ne s'est faite que lentement et tardivement : cette connaissance restait pendant longtemps essentiellement une simple accumulation non-systématique de matériel. Ce n'est que la méthode de comparaison génétique du 19<sup>ème</sup> siècle qui a permis d'ordonner clairement le matériel en s'appuyant sur des critères uniformes. Ce n'est pas de ces derniers dont on a besoin pour la recherche synchronique, mais c'est néanmoins au travers des recherches dans le monde de la langue qu'une vue d'ensemble et une richesse de connaissances jamais atteintes auparavant ont été acquises. Une telle richesse permet d'édifier une théorie linguistique synchronique générale et comparée, qui doit toutefois se distinguer nettement de l'ancienne. De même, la phonétique nous a fourni un éventail de sons linguistiques qui manquait complètement avant, et même si les idées typiquement classiques dans ce domaine ne peuvent pas être utilisées immédiatement à cause de leur perspective unilatérale et substantialiste et de leur atomisme, elles interdisent tout retour aux conceptions anciennes. Dans d'autres domaines aussi on est parvenu à des expériences qui ont enrichi, approfondi et modifié l'ancienne conception simpliste ; on peut mentionner en particulier la perspective psychologique, qui s'intégrait partiellement dans la conception linguistique du 19<sup>ème</sup> siècle et qui n'était pas seulement un fardeau, malgré le fait que les points essentiels fussent erronés ou mis en œuvre incomplètement. Dans l'ensemble, la théorie linguistique synchronique contemporaine doit s'édifier sur l'ensemble de connaissances et d'expériences gagnées dans le monde du langage, ce qui signifie que la tâche est encore plus grande et difficile que précédemment. La vision d'ensemble désormais acquise doit maintenant rompre avec les conceptions héritées quant à la composition du système linguistique, de sorte qu'on puisse synthétiquement arriver à une compréhension réelle de l'essence de l'état linguistique.

On ne dépasse que lentement les idées traditionnelles, en ce qui concerne la subdivision de l'état linguistique même. Traditionnellement, la théorie de l'état linguistique se divise en phonétique (anciennement appelée théorie des lettres),



grammaire et dictionnaire (lexicographie); la grammaire se subdivise en théorie de la forme et syntaxe. Cette répartition principale repose sans aucun doute sur l'idée selon laquelle les grandeurs minimales de la langue sont les sons (ou lettres) se groupant par grandeurs grammaticales (par exemple le radical et les diverses terminaisons dans *Skøn-hed-er-ne-s*), et celles-ci à leur tour en grandeurs lexicales (mots); cette conception rejoint d'ailleurs définitivement l'ancienne théorie du mot et de la phrase conçus en tant que grandeurs fondamentales de la langue – théorie qui était principalement à la base des tentatives de division entre théorie de la forme (théorie des mots) et syntaxe (théorie de la phrase). Il est vrai que cette tentative de division est infructueuse et peu claire: même avant Saussure, elle était fortement critiquée et on avait proposé plusieurs autres divisions. Mais il est difficile de trouver par quoi remplacer cette conception, et la difficulté augmente en mesure de la profonde ambiguïté intrinsèque aux deux concepts de « mot » et de « phrase ».

Sur la base des principes établis par Saussure, le choix rationnel devait être de chercher à établir une théorie du signe qui puisse mener dans deux directions: à une théorie du contenu et à une théorie de l'expression. Cela aurait cependant impliqué une véritable rupture radicale avec la répartition héritée, empêchant par là même le transfert des résultats de la première théorie à la nouvelle. La grammaire autant que le dictionnaire sont constitués d'un mélange de théorie du signe et de théorie du contenu, tandis que la phonétique est en grande partie une pure théorie de l'expression. Au début, donc, on s'arrêtait là.

Parmi les trois domaines principaux proposés par la théorie synchronique classique, la théorie des mots ou lexicographie est sans doute la plus difficile à systématiser d'un point de vue structurel. Jusqu'ici on n'a pas avancé beaucoup dans cette direction. C'est la phonétique et la grammaire qu'il faudrait d'abord réviser.

La *phonétique* est à première vue le sujet le plus prometteur pour l'application de la conception structurale. La tâche devrait consister ici à montrer que les sons ne relèvent que de l'usage et de la substance, et que derrière leur diversité fluctuante et illimitée on trouve une quantité limitée de grandeurs constantes, les valeurs de l'expression linguistique constituant le schéma linguistique ou la forme qui correspond au plan de l'expression linguistique. Pour définir la différence entre sons, on a nommé ces grandeurs de l'expression proprement linguistique du mot grec *phonème* – un terme qui a sûrement été introduit indépendamment dans les divers domaines bien qu'il semble avoir été utilisé pour la première fois avec ce sens par Saussure dans son traité sur le système vocal. La conception structurale de la phonétique consiste donc à réduire le son aux phonèmes, ou, autrement dit, à interpréter les sons en tant que variantes d'un seul phonème. Ceci peut être fait en distinguant les différences qui sont linguistiquement pertinentes: il y aura des différences entre phonèmes, et des différences linguistiquement non pertinentes,

qui seront des différences entre variantes d'un même phonème. Les sons, étant les variantes des phonèmes, ne sont jamais tout à fait identiques, mais présentent des différences entre eux ; ces différences peuvent en partie être observées directement, étant donné que chaque individu parle avec ses propres « organes » ou prononce quelque chose d'une façon différente à des moments différents ; grâce aux appareils modernes de phonétique expérimentale on peut saisir beaucoup plus de différences. Il est également possible de démontrer que plusieurs sons très différents entre eux jouent le même rôle au sein de la langue en dépit de leurs diversités, de sorte que, du point de vue du schéma linguistique, le son que l'on choisit en tant que représentant de la grandeur linguistique, c'est-à-dire du phonème, n'a pas d'importance.

Cependant, si on sort de ce principe tout à fait général, il n'est pas possible de donner une formulation qui satisfasse tous les différents points de vue. Par rapport au fondement structurel de la phonétique, on est encore loin de trouver un accord : il existe en effet de nombreuses *théories du phonème*. Au sein de l'école franco-suisse elle-même, qui est devenue un centre de recherche international ayant des représentants dans de nombreux pays, il existe des différences assez profondes par rapport aux conceptions du phonème et à la pratique de recherche qui en résulte. Les thèses de Saussure (qui n'ont pas été transmises d'une façon complètement univoque) sont indéniablement suivies très soigneusement par l'école de Genève, dont le représentant le plus important dans ce domaine est Albert Sechehaye. Un autre des élèves de Saussure, Maurice Grammont, a fondé une nouvelle direction de recherche dans le domaine de la phonétique, la soi-disant phonétique évolutive, qui a comme tâche principale l'explication régulière des « contre-exemples », c'est-à-dire les cas où les correspondances établies par Rask ne sont pas respectées pour certaines raisons (par exemple par dissimulation, etc.) ; Grammont travaille en liaison avec Saussure, bien qu'il suive en grand partie ses propres préceptes en ce qui concerne le fondement. L'école parisienne (Robert Gauthiot, Antoine Meillet, Joseph Vendryes et autres) est la troisième branche de l'école franco-suisse qui se fonde soit sur la théorie de Saussure lui-même soit sur la phonétique évolutive, tout en traitant à sa manière les différents résultats. En Angleterre, en Amérique et en Russie on trouve des mouvements similaires, qui sont des émanations indépendantes de l'école franco-suisse, surtout en ce qui concerne les postulats de départ. L'école de Londres a pour représentant principal Daniel Jones, dont les travaux ont probablement reçu l'impulsion décisive du Japonais Kaku Jimbô et du Russe Evgueni Dmitrievitch Polivanov, un chercheur très indépendant et original. L'école de Londres est issue de l'Association de Phonétique Internationale, dont le but est en grande partie caractérisé par une orientation pratique (pédagogique et orthographique), et en constitue maintenant le foyer principal : cette école a travaillé pendant plusieurs années sur la base de descriptions linguistiques synchro-



niques et a édifié à cet effet sa théorie particulière des phonèmes. En Amérique des théories indépendantes ont vu le jour, d'une part à partir des perspectives de la psychologie associationiste (Edward Sapir), et d'autre part du behaviourisme (Leonard Bloomfield). Enfin, dans les universités russes, en s'appuyant sur une tradition qui provenait de F.F. Fortunatov, les savants polonais en particulier (V. Porzeziński, J. Baudouin de Courtenay, N. Kruszewski) ont développé une théorie du phonème tout à fait particulière. En outre, sur plusieurs points spécifiques de ces directions principales, ces théories se présentent comme réciproquement indépendantes. Grâce à d'importantes contributions de linguistes russes exilés, après la Première Guerre Mondiale a été fondée une société scientifique appelée Cercle Linguistique de Prague, dont les représentants les plus importants sont le prince N.S. Trubetzkoy, récemment décédé, et Roman Jakobson. Par le biais d'une propagande énergique, elle a diffusé une théorie particulière du phonème, appelée phonologie (dénomination qui a toutefois été utilisée avec des sens tout à fait différents). Cette école, particulièrement consacrée à l'établissement d'une théorie du phonème, est la plus jeune de toutes et a essayé de réunir des perspectives provenant des traditions polonaise et russe avec d'autres issues de l'école franco-suisse dans une théorie qui n'a pas de forme fixe ou complètement uniforme, tout en gardant ses particularités évidentes. Elle a trouvé des sympathisants et des opposants dans de nombreux pays, et le débat linguistique le plus récent a porté principalement sur ce sujet; elle a mené en plus un travail de recherche admirable sur des langues spécifiques – travail dont les résultats ne peuvent cependant qu'avoir un caractère provisoire. Pour finir, la théorie phonématique du groupe « glossématique » du Cercle Linguistique diffère sensiblement de toutes ces nouvelles directions de recherche, mais s'appuie sur certains aspects fondamentaux de la pensée de Saussure. Un contact décisif entre toutes ces directions a été instauré entre les deux Guerres Mondiales, et se prolonge à travers une coopération scientifique de plus en plus intensément et solidement organisée (Congrès, comités permanents, revues internationales); le Cercle Linguistique de Prague a joué un rôle d'intermédiation essentiel entre les conceptions linguistiques de l'Europe de l'Est et de l'Ouest. Ce débat, toujours ouvert, se concentre autour de trois problèmes clés :

*1. Existe-t-il (dans un certain sens) un système phonématique universel, ou bien chaque langue a-t-elle son système particulier ?* La première position a été soutenue par la phonétique évolutive, qui, par l'intermédiaire de Grammont, veut définir le phonème comme une espèce dans le monde des sons correspondant aux genres dans le monde animal. Il devrait donc être possible d'établir une théorie phonématique qui, indépendamment de n'importe quelle langue, explique quels phonèmes existent: le phonème *p*, le phonème *t* etc. (Grammont appelle « pho-

nologie» cette théorie phonématique); et tout comme il est possible de décrire quels genres d'animaux on peut s'attendre à trouver dans un pays donné, il devrait donc être possible, sur la base d'une connaissance générale comme celle fournie par la «phonologie», de décrire quels phonèmes on peut s'attendre à trouver dans une langue donnée, c'est-à-dire quelle sélection cette langue opère-t-elle dans le tableau universel des phonèmes (dès lors, cette théorie a été appelée «phonétique» par Grammont). La «phonologie» se rapporterait donc à la «phonétique» de la même façon que la zoologie systématique se rapporte à la zoogéographie. Mais il s'avère de plus en plus qu'une telle conception est tenue comme irréalisable par plusieurs parties. On pourrait probablement, sur une base purement physique (physiologique ou acoustique), établir un inventaire de tous les sons possibles, mais jamais de tous les phonèmes: on peut donc montrer, pour chaque langue particulière, comment ces sons s'y rassemblent en tant que variantes correspondant à des phonèmes linguistiques. En effet, chaque langue organise les possibilités de sons à sa propre façon, selon son système phonématique. Celui-ci ressemble à un réseau étendu dans le domaine des sons qui y établit certaines frontières linguistiquement distinctives. Le son désigné normalement par la lettre *k*, et le son désigné dans l'orthographe allemande par la combinaison de lettres *ch* par exemple dans le mot *ach*, appartiennent en allemand à deux phonèmes différents: en allemand il est possible de distinguer deux mots très simplement grâce à cette différence, par exemple entre *Nacht* «nuit» et *nackt* «nu»; en danois, au contraire, ces deux sons sont des variantes correspondant à un et un seul phonème, de sorte que par exemple dans le mot *smukt* on pourrait introduire (et parfois on le fait) le son *ch* à la place du son *k* – ce qui serait impossible à faire dans le cas du mot allemand *nackt* sans que des malentendus puissent surgir. Entre *k* et *ch*, l'allemand pose une limite linguistiquement distinctive, tandis que le danois ne le fait pas. Le système phonématique est donc linguistiquement particulier: ce sont seulement les possibilités des sons qui peuvent se dire universelles; de plus, comme ces dernières sont en nombre illimité, une table phonétique exhaustive et universelle ne peut pas être établie.

2. *Sur quelle base doit-on décrire le phonème?* On a jusqu'ici envisagé plusieurs possibilités. Le phonème pourrait d'abord être un type de son (tout simplement non universel, mais spécifique à chaque langue); sa base de description devrait être donc de nature physique, ou bien physiologique, de sorte que chaque phonème soit défini par les mouvements des organes articulatoires nécessaires à sa prononciation, ou bien acoustique, de sorte que chaque phonème soit défini par les ondes sonores (oscillations) qui font en sorte qu'on le saisit en tant que phonème particulier. Cette perspective est représentée entre autres par l'école de Londres, qui décrit les phonèmes d'un point de vue physiologique. Mais, d'autre part, on pourrait se figurer que l'aspect crucial pour un système phonématique

d'une langue ne soit pas la réalité physique, la prononciation réelle ou « objective » des phonèmes, mais la perception par les sujets parlants des phonèmes prononcés : c'est donc une *représentation du son*, et non pas un type de son, qu'on devrait décrire, et cela sur une base psychologique, et non pas physique. Cette perspective a été notamment revendiquée par l'américain E. Sapir, qui, en décrivant la langue des Indiens d'Amérique, a obtenu des résultats remarquables par le questionnement des indigènes à partir de leur sentiment linguistique ; elle a été fortement revendiquée aussi par la tradition russe, à partir de laquelle cette conception s'est transférée à la phonologie de Prague, dans laquelle elle est restée longtemps dominante, jusqu'à ce qu'elle soit remplacée dans une certaine mesure par des conceptions physiques. A ces directions, il faut peut-être aussi ajouter la théorie phonématique behaviouriste, qui essaie de déterminer le phonème en tant que « schéma de mouvement ». En réalité, on retrouve ces conceptions moitié physiques moitié psychologiques représentées dans toutes les théories phonématiques proposées jusqu'à aujourd'hui, à l'exception de la glossématique. Celle-ci, qui se réfère à la procédure de Saussure exposée dans son traité sur le système vocalique ainsi qu'à certaines parties de son *Cours* et à des écrits de l'école genevoise, cherche les grandeurs linguistiques de l'expression qui ne sont définies ni physiquement (phonétiquement) ni psychologiquement, mais d'une façon *purement linguistique*, c'est-à-dire exclusivement sur la base de leur rapport avec d'autres grandeurs de l'expression dans la même langue. De la même façon qu'une pièce d'échecs ne se définit pas par son matériau ou par sa couleur, mais uniquement par les règles qui gouvernent son positionnement et ses mouvements sur l'échiquier par rapport à d'autres pièces, de même, selon la glossématique, une grandeur linguistique de l'expression ne se laisse pas définir d'une façon physioacoustique ou psychologique, mais seulement à partir des règles gouvernant son rapport avec d'autres grandeurs de l'expression à l'intérieur du système du schéma linguistique. Les sons ne sont pas identiques aux grandeurs linguistiques de l'expression, ils en sont seulement les représentants, les manifestations, de la même manière qu'un fonctionnaire ne se laisse pas identifier à son emploi, mais qu'il en est le représentant. De plus, les grandeurs linguistiques de l'expression ne se manifestent pas obligatoirement par des sons, mais peuvent se manifester à travers des signes graphiques ou d'autres gestes ou signaux convenus ; c'est justement pour cette raison que, selon la glossématique, elles ne peuvent pas se définir phonétiquement.

3. *Quel est le critère qui sert à identifier une différence phonématique ?* La réponse à cette question dépend en grande partie des problèmes mentionnés ci-dessus. Toutefois (à l'exception de l'école de Londres, qui a sur ce sujet une position particulière) il semble que les avis convergent de plus en plus pour soutenir que ce qui détermine une différence phonématique linguistiquement parti-

culière, c'est le facteur « distinctif » ou « différentiel », capable d'établir une distinction significative : en allemand, *k* et *ch* sont deux phonèmes différents, étant donné que leur différence à elle seule suffit à distinguer la signification d'un mot ; en danois ces deux phonèmes ne font qu'un, étant donné qu'ils n'établissent pas de différence distinctive.

Tandis que toutes les théories du phonème envisagent une différence entre schéma linguistique et usage linguistique par leur distinction entre phonème et variante, la divergence d'opinion entre les conceptions physique, psychologique et glossématique se révèle clairement par le fait que dans le cas de la phonétique, on a eu beaucoup de difficulté à adopter une séparation cohérente entre forme et substance ; on peut ainsi affirmer qu'une telle distinction n'a été réalisée d'une façon cohérente qu'à partir de la glossématique.

En ce qui concerne la *grammaire*, les problèmes sont plutôt inverses. Dans une certaine mesure, on y a depuis toujours défini – même dans la grammaire traditionnelle – les grandeurs grammaticales par rapport aux autres grandeurs grammaticales, à l'intérieur d'une même langue ; en effet, la théorie du gouvernement grammatical n'étudie que les relations entre les grandeurs grammaticales au sein de la chaîne linguistique dans leur forme pure. De plus, il est vrai qu'on a essayé de définir la grammaire sur la base de son contenu significatif, donc à partir de sa substance. Il semble cependant plus facile d'avoir un aperçu sur la différence entre forme et substance dans ce domaine-ci que dans celui de l'expression linguistique : à cet égard, on a déjà traditionnellement des ébauches théoriques importantes. Par contre, il s'avère qu'il est difficile de distinguer, à l'intérieur de la grammaire, schéma et usage linguistiques. Ce n'est que tardivement qu'on a réussi à concevoir une forme du contenu complètement affranchie du contenu significatif, et il semble que cette découverte n'ait été accomplie de manière cohérente que grâce au truchement de la glossématique, qui a développé une théorie du contenu en strict parallélisme avec la théorie de l'expression.

Par ailleurs, on ne peut pas présenter le problème de la grammaire dans sa totalité sans le morceler. Dans le domaine de la grammaire, les essais ont été plus incertains que dans la phonétique, surtout en raison du fait que la grammaire s'enracine dans une tradition beaucoup plus ancienne. On a assisté, particulièrement au sein de la grammaire la plus récente, contrairement à ce qui s'est passé pour la phonétique, à une sorte de renaissance temporaire des conceptions que la recherche positive avait depuis longtemps dépassées : des tentatives ont été faites pour ressusciter les systèmes de catégories de l'Antiquité et du Moyen-âge (cf. par exemple V. Brøndal), pour prolonger le positivisme inductif du 19<sup>ème</sup> siècle (cf. par exemple O. Jespersen) et pour avancer sur la voie d'une conception psychologique unilatérale (cf. par exemple J. van Ginneken, Th. Kalepky). Les théories

grammaticales d'aujourd'hui présentent dans l'ensemble un cadre beaucoup plus varié que les théories phonématiques et elles semblent occuper tous les degrés de l'échelle qui vaut d'une grammaire qui ignore complètement l'expression linguistique et qui s'appuie seulement sur le contenu significatif (F. Brunot), à une grammaire qui au contraire fait complètement abstraction des significations et qui s'édifie sur l'expression (les formalistes russes et en particulier M.N. Peterson). On peut considérer que les travaux menés au sein du Cercle Linguistique de Prague (par R. Jakobson et S. Karcevski) apportent indéniablement une contribution très importante à la théorie grammaticale, qui paraît porter en germe une meilleure cohésion de la grammaire.

La grande majorité des théories du phonème concordent en reconnaissant la différence significative comme le facteur essentiel pour la définition du phonème. Ceci démontre l'intérêt qu'il y a à ne pas considérer l'expression linguistique isolément, sans égard au contenu ; ainsi, les expériences de débat et de recherche sur la grammaire montrent que c'est à bon escient que Saussure affirmait que le contenu et l'expression sont deux facteurs strictement interdépendants pour le langage. On ne peut pas commencer en édifiant en parallèle une théorie de l'expression et une théorie du contenu : leur point de départ et leur fondement doivent être une étude sur la relation entre expression et contenu, et donc sur le problème fondamental de la structure langagière. C'est ce problème fondamental de nature générale qui est le point focal de la linguistique contemporaine.

Dans le cadre de ce problème, on a tout récemment fait une découverte qui semble avoir une importance capitale : on a découvert quel critère « distinctif » vaut pour la détermination des grandeurs linguistiques de l'expression – problème qui relève du rapport de l'expression linguistique avec le contenu linguistique, et qui s'applique également dans le sens inverse, c'est-à-dire pour établir les grandeurs linguistiques du contenu selon leur rapport avec l'expression linguistique. Par exemple, si on ne peut que reconnaître l'accusatif et le datif allemands en tant que deux grandeurs distinctes du contenu, cela vient du fait que le remplacement de l'un par l'autre peut déterminer une différence d'expression correspondante : *mich* – *mir*. Et le fait qu'en danois au contraire l'accusatif et le datif ne soient pas deux grandeurs séparées du contenu mais seulement deux variantes d'une seule grandeur du contenu, dépend du fait qu'on ne saura jamais si en danois le remplacement de l'un par l'autre peut comporter une différence correspondante dans l'expression : en danois, les deux signes *mich* et *mir* peuvent être indistinctement traduits par *mig*. On peut donc identifier les grandeurs du contenu d'une langue en observant leur interaction avec l'expression linguistique, tout comme on peut établir les phonèmes d'une langue en observant leur interaction avec le contenu linguistique. Ce qui est crucial pour la description d'un système linguistique est donc ce qu'on a appelé *commutation*, à savoir le changement entre des gran-

deurs de l'expression qui peut comporter un changement entre des grandeurs du contenu, et le changement entre des grandeurs du contenu qui peut comporter un changement entre des grandeurs de l'expression. C'est en vertu de la commutation que chaque langue a son système propre d'expression (système phonématique), son propre système grammatical et bien sûr son propre système lexical également.

C'est ainsi que, par une analyse plus approfondie, la langue, qui selon Saussure est un système de signes, s'avère être d'abord et avant tout une autre chose : un système de figures de l'expression et de figures du contenu en relation mutuelle selon certaines règles – figures que l'on peut distinguer en expression de signe et contenu de signe.

Ces dernières années, le problème fondamental de la structure linguistique a été l'objet d'un débat de plus en plus animé qui a mis au premier plan les deux problèmes particuliers de la nature des signes et de la question, plus générale, du rapport de la sémiologie avec les autres sciences comme la psychologie et la sociologie. De plus, un autre point central de discussion est de savoir ce qu'on entend par forme et substance : s'agit-il simplement d'une différence de degré, comme dans la plupart des théories du phonème, où ce dernier est en réalité défini sur la base de facteurs de substance, surtout physiques, et non pas sur ceux qui relèvent purement de la forme linguistique ? Ou y a-t-il plutôt une différence essentielle, comme la glossématique le soutient, entre une forme purement linguistique, déterminée exclusivement sur la base de chaque dépendance mutuelle entre les formes, et qui est simplement manifestée ou représentée par une substance de nature physique ou psychologique, pour ce qui concerne à la fois l'expression et le contenu ? Dans ce dernier cas, il sera possible de décrire la langue en tant que structure abstraite **omniformatrice**, indépendamment de ses manifestations, et d'édifier une linguistique « immanente », en accord avec la nouvelle logistique. Dans le premier cas par contre, on laisserait tomber, en tant que défectueux, des traits essentiels de la théorie de Saussure, et la linguistique devrait renoncer à l'espoir de pouvoir devenir une science autonome, en restant un mélange de physiologie, de physique, de psychologie et de sociologie.

Dans la continuité des recherches synchroniques et de leurs problèmes théoriques, se pose ensuite le grand problème de la possibilité d'une *interdépendance entre état linguistique et changement linguistique*. Selon Saussure il n'y avait aucun rapport ; pour lui le changement linguistique n'était pas la cause de l'état linguistique, mais seulement sa condition. Récemment, on a envisagé la possibilité de trouver une détermination téléologique dans le changement linguistique, ou la possibilité qu'un système linguistique donné soit prédisposé à changer dans certaines directions spécifiques plutôt que dans d'autres. Cependant, on n'est pas allé au-delà du niveau des hypothèses ; il semble clair toutefois qu'on ne réussira à édifier une théorie linguistique cohérente et consistante que dans la mesure où on les aura vérifiées.



Avant l'histoire de la linguistique de Jacob Grimm, le problème n'existait pas. Rask lui-même, qui avait trouvé des correspondances entre les grandeurs de l'expression linguistique et qui les avait utilisées afin de démontrer la parenté linguistique, n'expliquait pas ces correspondances sur la base du changement. Rask, dont l'intérêt principal était l'état linguistique et qui était le seul grand linguiste avant Saussure à s'être affranchi de la tradition, semble avoir conçu une famille linguistique comme l'indo-européen tout simplement comme un système linguistique avec des correspondances systématiques mutuelles. Or, en réalité les correspondances entre les grandeurs linguistiques de l'expression ne sont elles-mêmes rien d'autre qu'une constatation d'une concordance systématique, et non d'un changement. Elles ne prévoient rien de spécifiquement phonétique. En plus, les reconstructions de la « langue fondamentale » ne sont que des formules exprimant brièvement ces correspondances : elles ne permettent pas de se rattacher à une quelconque substance ou à un quelconque usage linguistique, tout en permettant de se rattacher à un schéma linguistique. Lorsque nous avons établi un signe formel pour chaque correspondance (ce qu'avant Saussure on aurait appelé un « son de la langue fondamentale »), il semble que ces signes formels dans leur ensemble puissent constituer un système où ils se tiennent d'une certaine façon en vertu des règles qui déterminent leur rapport mutuel. De cette façon, le problème de la synchronie revient à la base de la comparaison linguistique génétique. Saussure l'avait très bien compris ; son traité, qui, comme l'indique son titre, traite du *système* vocalique sous-jacent à l'indo-européen, considère justement la langue fondamentale indo-européenne comme un système de formules pourvu de règles de combinaison mutuelle, et c'est précisément à travers la comparaison linguistique génétique que ce linguiste a été amené à concevoir sa propre théorie du phonème.

Cela ne conduit évidemment pas à nier la justesse de l'affirmation du fait que la langue change, mais seulement à montrer à quel point le problème du changement est intrinsèquement lié au problème de l'état et relève de celui-ci. Pour la linguistique au sens strict, la théorie de la langue humaine « naturelle » – qui est en effet un domaine propre, intervenant entre les systèmes de signes en général, tout en étant spécifique avec des problèmes spécifiques –, le problème principal est et reste la question des causes du changement linguistique, l'explication causale des décalages génétiques des systèmes. Le moyen de résoudre ce problème principal doit être l'établissement comparatif d'une typologie linguistique synchronique, ce qui nécessite une relative clarification du débat théorique actuel. Les hypothèses les plus importantes sont ici établies par Saussure. Le but semble être donné par les mots que Saussure utilise lors de la conclusion de son *Cours* « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Le chemin jusqu'à la théorie selon laquelle l'objet d'étude de la linguistique est le schéma linguistique, a été long et ardu (comme le montre également Saussure dans l'introduction au *Cours*).

Le langage fascine immédiatement son observateur pour d'autres raisons que pour des raisons purement structurelles : on préfère étudier le langage à partir de prémisses littéraires, historiques, sociologiques, psychologiques, physiologiques, biologiques etc., et le langage suscite des réponses à des questions qui ne relèvent pas du schéma linguistique en lui-même mais des usages les plus nobles, la langue étant considérée comme un moyen et non pas comme un but en soi. En 1921, Meillet, élève de Saussure, a déclaré avec raison : «Il reste à faire un grand travail pour ordonner les faits linguistiques du point de vue de la langue même».

Ces mots de Meillet s'imposent encore avec force. Par rapport au programme qu'on a esquissé ici, la linguistique contemporaine demeure encore loin de son objectif. On n'a même pas réussi à tirer toutes les conséquences des justes considérations faites jusqu'à aujourd'hui ; le besoin d'une clarification théorique considérable et d'un profond travail de réflexion se fait sentir. Dans le présent et pour le futur, la linguistique a encore beaucoup à apprendre de ses deux grands précurseurs : Rasmus Rask et Ferdinand Saussure.

#### BIBLIOGRAPHIE

- L. BLOOMFIELD, *Language*, New York 1933, London, 1935.  
 B. COLLINDER, *Introduktion i språkvetenskapen*, Stockholm 1942.  
 E. FISCHER-JØRGENSEN, *Dialektgeografiens Betydning for Opfattelsen af Lydforandringer*, Copenhagen 1934. (Tyske Studier red. C. Roos & L. L. Hammerich, 1).  
 A.H. GARDINER, *The Theory of Speech and Language*, Oxford, 1932.  
 W.L. GRAFF, *Language and Languages*, New York-London, 1932.  
 L.H. GRAY, *Foundations of Language*, New York, 1939.  
 L. HJELMSLEV, *Indledning til Sprogvidenskabens*, Copenhagen 1937.  
 L. HJELMSLEV, *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, Copenhagen 1943 (Tilliggensom : Festskrift udg. af Kbh.s Univ. November 1943).  
 A. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921-36.  
 H. PEDERSEN, *Sprogvidenskabens i det nittende Aarhundrede*, Copenhagen, 1924 (Det nittende Aarhundrede XV).  
 EDW. SAPIR, *Language*, Oxford-London, 1921.  
 F. SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, 1931 [1916].  
 N.S. TRUBETZKOY, *Grundzüge der Phonologie*, Prague, 1939 (Travaux du Cercle linguistique de Prague, 7).  
 J. VENDRYES, *Le langage*, Paris, 1921.